

Conférence du Père Michel Tournade, osfs

Eglise Saint-Laurent – Annecy-le-vieux

5 février 2022

Anne de Guigné

Plan

Introduction : nous sommes tous appelés à la sainteté.....	1
1. La mort de l'enfant : une énigme difficile.....	2
2. La figure d'Anne.....	4
3. Une existence marquée par une parole fondatrice.....	8
4. Une vie spirituelle intense.....	14
5. Une montée finale.....	15

Introduction : nous sommes tous appelés à la sainteté

Bien des voix plus autorisées que la mienne auraient la légitimité de prendre la parole à l'occasion de cette célébration du centenaire du départ vers son éternité d'une enfant, toujours jeune, nommée Anne de Guigné. Je dois en préalable préciser que je ne suis pas historien et que je n'appartiens à aucune des sociétés mémorielles qui ont pu offrir une abondante production littéraire et documentaire sur Anne de Guigné en se donnant la mission de perpétuer la mémoire de cette jeune figure de notre société et de notre Église.

La seule et bien modeste raison qui justifiera cette présentation est que je suis actuellement le curé de la paroisse qui a été, pour une part, le cadre de son existence, un environnement qui fut aussi, comme vous le savez, partagé par les horizons plus ensoleillées de la côte méditerranéenne.

Permettez-moi en préalable, comme religieux oblat de saint François de Sales, de vous proposer de mettre cette évocation sous la double intuition fondatrice de notre grand saint Haut Savoyard.

Il y a presque quatre siècles, anticipant magnifiquement une idée qui nous est maintenant chère et familière, l'auteur de l'Introduction à la vie dévote fit valoir avec insistance que nous avons tous vocation à la sainteté. Pas seulement les

clercs, religieuses et religieux si fréquemment statufiés dans nos églises. Ce chemin de sainteté, avait-il plaisir à répéter, nous invite à fleurir là où nous sommes semés quel que soit notre état de vie. Fleurir avec ce que nous sommes. Soyons ce que nous sommes et soyons le bien, répétait-il souvent, oui soyons ce que nous sommes et soyons le bien pour faire honneur au maître ouvrier dont nous sommes la besogne.

Voilà, résumée, toute notre vocation de baptisé. Oui, tout est dit. Ni plus ni moins.

J'aimerais donc utiliser avec vous cette intuition comme porte d'entrée pour évoquer la figure d'Anne de Guigné.

Évitons d'abord de nous laisser intimider par le chemin de la sainteté d'une petite fille qui pourrait être seulement constitutif de la pureté et l'innocence de l'enfance et devenir, de fait, inaccessible alors que passent les années. Gardons-nous par ailleurs, tout au contraire, de minorer une histoire très brève, sans doute, mais que nous pourrions estimer trop incomplète pour être exemplaire. Ne déclarons pas trop vite qu'une enfant partie vers son éternité si jeune ne saurait avoir mené ces combats spirituels et affirmé des choix héroïques que l'on semble attendre ordinairement des saintes et des saintes reconnus par notre Église.

Vous savez certainement qu'il est des petites fleurs de montagne dont le cycle végétatif est très bref du fait des conditions climatiques extrêmes, en haute altitude, dans lesquelles elles sont amenées à s'épanouir. Du fait cette brièveté, l'intensité de leur couleur s'en trouve alors renforcée d'une manière saisissante...

L'existence d'Anne de Guigné pourrait être aisément comparée à l'une de ces petites fleurs d'altitude dont la brève existence fut marquée par une intensité dont la mémoire nous réunit encore aujourd'hui.

L'histoire d'Anne de Guigné est une histoire marquante qu'il m'a fallu, à vrai dire, quelque temps pour considérer à sa juste mesure. Car je dois vous faire une confession. Je me suis demandé, en arrivant dans cette paroisse et en découvrant dans un cadre au presbytère le visage angélique d'une charmante enfant blonde, ce que l'on pouvait dire de pertinent d'une petite fille décédée à onze ans moins le quart...

Mon premier réflexe, le plus spontané, a été de voir en elle le tendre et triste souvenir d'une enfant d'hier qui n'avait pas eu sa part de vie.

1. La mort de l'enfant : une énigme difficile

Permettez-moi d'évoquer dans une première partie cette thématique toujours douloureuse de la mort de l'enfant.

Que dire en effet ? Avec la mort d'une enfant, les rites célébrés autour d'un petit cercueil tout blanc ont toujours quelque chose de bouleversant. Comme prêtres nous ne pouvons manquer, comme tout le monde, d'être marqués par cette impression d'inachevé qui faisait chanter jadis au père Duval : « Il n'a pas eu, bonnes gens, tout son compte de vie le p'tit gamin du voisin qu'on enterre ce matin ». La foi qui est la nôtre ne préserve pas de la tristesse de cette étreinte d'une mort si précoce perçue ordinairement comme une terrible injustice. Oui, la mort de l'enfant demeure une énigme, celle-là même dont s'indignait le philosophe Albert Camus que dans son roman *La Peste* il sut la décrire en des lignes si poignantes. Dans ce passage remarquable, l'un de ses héros le docteur Rieux, assiste, impuissant, à ce qu'il estime être une inacceptable défaite de la médecine à l'occasion d'une pandémie dont les effets ravageurs rejoignent, hélas, notre actualité. Permettez-moi de le citer brièvement en pensant à ce qu'ont pu être les souffrances de la jeune Anne de Guigné.

« Le docteur serrait avec force la barre du lit où gémissait l'enfant... [...] (Avec son ami Tarrou) ils avaient déjà vu mourir des enfants puisque la terreur, depuis des mois, ne choisissait pas, mais ils n'avaient jamais encore suivi leurs souffrances minute après minute, comme ils le faisaient depuis le matin. Et, bien entendu, la douleur infligée à ces innocents n'avait jamais cessé de leur paraître ce qu'elle était en vérité, c'est-à-dire un scandale. Mais jusque-là du moins, ils se scandalisaient abstraitement, en quelque sorte, parce qu'ils n'avaient jamais regardé en face, si longuement, l'agonie d'un innocent. [...] Justement l'enfant, comme mordu à l'estomac, se pliait à nouveau, avec un gémissement grêle. [...] Quand le flot brûlant (de la crise) l'atteignit à nouveau pour la troisième fois et le souleva un peu, l'enfant se recroquevilla, recula au fond du lit dans l'épouvante de la flamme qui le brûlait et agita follement la tête, en rejetant sa couverture. De grosses larmes, jaillissant sous les paupières enflammées, se mirent à couler sur son visage plombé, et, au bout de la crise, épuisé, crispant ses jambes osseuses et ses bras dont la chair avait fondu en quarante-huit heures, l'enfant prit dans le lit dévasté une pose de crucifié grotesque ».

Oui... « Une pose de crucifié grotesque » écrit le philosophe qui disait ne pas avoir la foi mais dont la compassion prend ici des accents tellement évangéliques. Jésus lui-même ne connut-il pas, en son temps, ce même élan de compassion en entrant dans le petit village de Naïm ? On peut lire en Luc 7, 12 :

« Voici, on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, qui était veuve ; et il y avait avec elle beaucoup de gens de la ville. Le Seigneur, l'ayant vue, fut ému de compassion pour elle, et lui dit : Ne pleure pas ! Il s'approcha, et toucha le cercueil ».

Avec la distance de tant d'années, la mort d'Anne de Guigné ne nous apparaît plus sans doute sous le jour de cette énigme douloureuse de la mort de l'enfant. Si la médecine de l'époque avait pu sauver cette toute jeune fille, notre mémoire convoquerait peut-être aujourd'hui le souvenir d'une très vieille dame décédée dans quelque EPHAD ou dans un monastère. Mystère de l'existence... Qu'aurait été alors le développement, au cours des divers âges de la vie, d'une existence aussi prometteuse ? Il serait bien vain d'essayer de l'imaginer. Anne, je l'ai dit, n'aura jamais connu l'âge des choix décisifs, de ces « oui » ou de ces « non » que l'on prononce, dit-on, entre quinze et vingt ans. La petite fille rêvait, selon ce qu'ont rapporté les témoins de sa brève existence, d'une vocation contemplatrice, au Carmel peut-être. Peut-être aussi la vie lui aurait-elle fait rencontrer un garçon de son âge avec qui elle aurait fondé un couple solide à l'image de celui de ses parents. Mais rien de tout cela ne s'est réalisé. Anne a rejoint la cohorte immense de ces enfants qui n'ont pas eu à nos yeux leur part de vie sans que, pour autant, leur bref passage sur la terre ne puisse s'envisager sous le seul jour de l'absurdité et du scandale dont parlait Albert Camus. Car toute vie, même brève ou prématurément interrompue est précieuse aux yeux de Dieu. N'est-ce pas ce qui est affirmé dans la tradition biblique : « C'est que tu as du prix à mes yeux, tu comptes beaucoup pour moi et je t'aime. » dit le prophète Esaïe en faisant parler son Dieu. (Esaïe 43:4)

2. La figure d'Anne

Qu'en est-il alors du sens de cette mort, peut-on la concevoir comme la manifestation emblématique d'un état d'Innocence originelle ?

En effet, ce prix d'une existence si brève, que pouvons-nous donc en comprendre et apprécier ? Comment cette courte vie pourrait-elle être perçue comme un chemin de sainteté ? C'est la question que je me suis posé en regardant encore une fois le portrait de cette petite fille que je découvrais. Ce visage angélique était-il le miroir de la perfection ? La représentation de l'éternité n'empruntent-elle pas volontiers ce modèle de la jeunesse pour figurer l'indicible, tant il est vrai que dans nos icones les anges sont représentés avec le visage d'une adolescence éternelle ?

Dans cet âge de la vie que l'on considère, parfois naïvement, comme marqué par une forme d'innocence originelle, la question s'est manifestement posée depuis longtemps : comment ériger en modèle de sainteté une si jeune personne qui n'aura pas éprouvé la longue usure du temps ? Quelle vertu propre discerner en des âges sensément marqués par la dépendance et l'irresponsabilité, la naïveté et l'ignorance des turpitudes humaines. Dans la tradition immémoriale de l'Église

la sainteté des enfants fut accordée à celles et ceux qui, à l'image des Saint Innocents avaient été marqués par le martyre. Pouvait-il en être autrement ?

En me documentant sur Anne de Guigné, je craignais à vrai dire un peu d'affronter la littérature relativement abondante qui lui est consacrée. Je présupposais que dans un style suranné, de pieux auteurs allaient peindre un jeune modèle à la façon de la comtesse de Ségur (que ma mère me força jadis à lire et que je détestais souverainement). J'imaginai par avance un petit festival de fioretti tressant les éloges d'une vertu mièvre pavée des sacrifices inhérents à cette époque janséniste. Je dois avouer que je fus surpris et touché par une toute autre réalité. Une réalité qui rejoignait si parfaitement les intuitions de saint François de Sales regardant l'appel universel à la sainteté qui est, je l'ai dit en préalable, la vocation même de tout chrétien quel que soit son état.

Anne m'a, d'une certaine manière, convaincu qu'il existe un chemin de sainteté manifeste dans l'enfance, et cela même en un âge encore très jeune. Rappelons qu'après des siècles de méfiance vis-à-vis des de la puérité qui aurait disqualifié toute expression de profondeur spirituelle, le pape Pie X estima sous son pontificat les jeunes enfants capables de vivre intensément cette rencontre vertigineuse qu'est le sacrement de l'Eucharistie : « il y aura, disait-il, des saints parmi les enfants ». Pourquoi en douter ? Peut-être est-il bon de rappeler constamment qu'à ceux qui voulaient écarter avec agacement les bambins accourus bruyamment vers de Jésus, ce dernier prononça les paroles que l'on connaît, prenant même le risque insensé de proposer leur petitesse en modèle dans un monde dans lequel la longévité semblait une bénédiction de Dieu et la lente manducation de la parole sacrée le signe d'un accomplissement spirituel achevé.

Mais revenons de manière un peu critique sur notre hypothèse initiale : existe-t-il vraiment un état d'innocence originelle ? Celui-là même que chantait Victor Hugo de manière fort romantique dans sa prière des petits enfants ? Vous savez...

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.

Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,

Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,

Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,

Disant à la même heure une même prière,

Demandent pour nous grâce au père universel !

Ces accents touchants ne doivent pas nous faire oublier que la nature humaine est marquée par le libre-arbitre, même si c'est, chez l'enfant, un libre-arbitre encore très jeune et en devenir. Cette caractéristique qui nous distingue de l'animal, lequel ne suit que son instinct, nous offre pour paraphraser Baudelaire la « double postulation » de nous tourner vers le meilleur mais aussi vers le moins

bon pour ne pas dire le pire. Et cela est vrai dès que le petit d'homme commence à accéder à l'âge de raison et exerce, même modestement, sa volonté toute neuve. Gageons que le chemin de sainteté n'est donc pas forcément plus aisé pour les enfants que pour les adultes et n'en déplaît au courant aimablement Rousseauiste, qui irrigue bien souvent le discours éducatif contemporain, la nature n'est pas si bonne lorsqu'elle n'est pas touchée et irriguée par la grâce.

J'aime bien, en forme d'aparté, cette petite histoire racontée par l'un de mes confrères africains. Elle rapporte l'arrivée de touristes européens dans un village isolé d'Afrique qui descendent comme il se doit de leur Ranger-Rover climatisée. On les accueille avec gentillesse et générosité, on les accompagne vers la case des hôtes. En passant devant la petite chapelle du village dont le toit de palmes est surmonté d'une croix, nos touristes éclatent de rire.

– « Vous avez encore conservé ces croyances d'un autre âge ? Quelle charmante naïveté ! Nous en Europe, nous avons su nous débarrasser de la religion qui avait si longtemps aliéné notre mentalité collective... Vous seriez bien avisés d'en faire autant ».

– « Je ne crois pas, dit gentiment le chef du village en désignant la croix. Parce que je dois vous avouer une chose. Si nous n'avions pas adopté ces croyances d'un autre âge, comme vous dites, si nous avions conservé notre nature originelle, dodus comme vous êtes, nous aurions été bien tentés de vous faire cuire et de vous manger... »

La nature sans la grâce risque bien de se montrer fort abrupte... Même chez les enfants. Car le bon sauvage n'existe-t-il guère que dans les mythes. L'enfant modelé par l'innocence originelle et la candeur la plus totale non plus.

Freud, qui n'était évidemment pas un Père de l'Église, affirmait à ce propos de manière provoquante que l'enfant avait une prédisposition perverse polymorphe, rejoignant étrangement l'intuition augustinienne du péché originel qui marque l'humanité. Car si chacun est indéniablement prédisposé à la sainteté et capable de se tourner vers le meilleur, ce chemin n'en demeure pas moins un choix qui n'est pas seulement naturel mais se vit en combattant.

Pourtant, nous avons forcément croisé un jour où l'autre, un enfant ou un adolescent qui nous semble naturellement touché par la grâce. Sans doute, à l'occasion de sa Bar Mitsvah, Jésus le Christ selon l'Évangile de Luc a-t-il été, au temple de Jérusalem, à 12 ans, l'un de ceux-là. Il est naturel alors de se poser la question de ce que sera l'avenir d'un tel enfant... Quel adolescent, quel adulte deviendra-t-elle, deviendra-t-il ? ».

En recroisant plus tard certains de ces mêmes visages marqués par l'âge il nous semble parfois que la vie n'avait pas apporté en beaux fruits les promesses des fleurs.

Aussi, si l'on veut bien admettre que l'enfance n'est pas seulement la salle d'attente de l'âge adulte comme le voyaient les Anciens ou encore un état d'inachèvement que doit parfaire lentement les longues étapes de l'éducation comme le disait la tradition juive, on peut considérer qu'il y a bel et bien un chemin de sainteté pour chaque étape de l'existence. Il y en a donc un pour ce temps de l'enfance. Et il s'exprime par des choix à la hauteur de ce que sont les enfants. Et c'est en ce sens la jeune Anne peut illustrer la beauté singulière de cette partie du chemin en humanité.

Laissons Bernanos nous redire ceci :

Si l'enfance présente un « caractère sacré » (*Français, si vous saviez...*), la raison essentielle en est que Dieu lui-même est enfance, et non pas seulement parce qu'il est source de l'être, toujours jaillissante. Avec le mystère de l'Incarnation, l'infini du divin se coule dans le fini d'un nourrisson, dépendant de sa mère et inconscient de lui-même. Il y a une correspondance, une homologie qui échappe à la raison humaine, entre l'extrême de la grandeur et l'extrême de la petitesse, car tous deux sont incommensurables, l'un dans l'ordre de la magnificence, l'autre dans l'ordre de l'insignifiance, l'un par excès, l'autre par défaut, ce qui, dans l'absolu où nos unités de mesure trop humaines n'ont plus court, revient au même.

Chez Bernanos, le thème de la Grâce enfantine est décliné à l'envi. Pour lui, la Sainte-Vierge n'est pas seulement la nouvelle Ève, la mère du genre humain, mais aussi « une petite fille merveilleuse », dont le regard est « le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur » (*Journal d'un curé de campagne*). L'agnostique que l'auteur fait monter en chaire, dans *Les grands cimetières*, pour sermonner une audience imaginaire de notables catholiques, oppose la juvénilité éternelle du message christique à la décrépitude morale des bourgeois qui le professent officiellement : « L'Évangile est toujours jeune, c'est vous qui êtes vieux. »

Les Saints ont été au plus profond de leur don à Dieu. Ce don n'est sans doute pas plus aisé encore pour un enfant que pour un adulte.

Laissons donc de côté cette vision un peu naïve que nous pourrions concevoir de l'innocence originelle et entrons dans le combat qu'à sa mesure Anne de Guigné a pu livrer, à la hauteur de ce qu'elle était.

3. Une existence marquée par une parole fondatrice

Selon toute apparence, Anne semblait bien être née du bon côté de la vie. Peut-on avoir quelque mérite en grandissant dans un milieu privilégié, en étant une enfant choyée, objet de toutes les attentions, une écolière protégée pour laquelle on rétribue même une institutrice qui lui sera entièrement dévouée ? On retrouvera cette même interrogation corrosive dans le Livre de Job lorsque le Tentateur qui dialogue avec Dieu remarque que le héros éponyme du récit ne saurait avoir aucun mérite à faire le bien et à se montrer juste et vertueux. Satan demande en effet à Dieu : N'as-tu pas élevé une clôture pour le protéger, lui, sa maison et tout ce qu'il possède ? (Job 1, 10). Dans ce livre biblique le « Diviseur » suggère donc au Créateur de permettre que l'on envoie des épreuves à Job dans l'idée qu'il cessera bien vite d'être vertueux si ce mur cesse de protéger sa fortune et son bonheur. On connaît la suite. Job restera juste malgré tout, en dépit des terribles épreuves endurées, au-delà de sa révolte, de sa colère et de sa manière très abrupte d'interpeler son Créateur.

Anne est donc une petite châtelaine, comme on dit. On ne la trouvera pas affublée en Cosette armée d'un grand balai et astreinte comme tant d'enfant de son époque à des tâches au-dessus de son âge. Elle n'aura pas hasardé non plus ses premiers pas dans la misère des cités minières décrites par Zola. Loin des périphéries, elle a grandi, comme on le sait, à l'ombre d'un fort beau château dont les terrasses offrent une vue admirable sur le lac d'Annecy. Sa famille d'origine nobiliaire vivait dans une aisance suffisante pour imaginer même de passer une partie de l'année sur la côte d'azur.

On choisit pas ses parents, on choisit pas sa famille
 On choisit pas non plus les trottoirs de Manille
 De Paris ou d'Alger pour apprendre à marcher
 Être né quelque part
 Être né quelque part, pour celui qui est né
 C'est toujours un hasard.

Voilà ce que chantait, on s'en souvient, le poète Maxime Leforestier.

On ne choisit donc pas non plus d'avoir grandi dans un beau parc à l'ombre d'une élégante demeure mais on peut en faire quelque chose.

Les fées ou les anges se sont-elles pour autant penchées alors sur le berceau de la petite Anne ? Gardons-nous des lieux communs faciles.

Anne est née en 1911. Dans un monde qui aurait pu être beau et heureux, marqué par les progrès d'une science que l'on croit naïvement capable de répondre à toutes les aspirations de l'humanité.

Souvent les hagiographies grossissent les traits qui marquent un avant et un après un moment décisif souvent perçu à juste titre comme une conversion. Les biographes d'Anne n'échappent pas à cet usage. Ils décrivent Anne très jeune comme une enfant désagréable. « Je te plains quand elle aura 20 ans » confie une parente à sa mère en voyant comment celle qui pouvait apparaître – pardonnez-moi ces expressions – comme une petite peste savait faire tourner les gens en bourrique. Jalouse, comme le sont souvent les enfants, de la naissance de son petit frère, elle n'hésite pas à projeter dans les yeux du bébé une poignée de sable voire à lui asséner un coup de pied dans la tête. Dès qu'elle sait parler, elle joue à la petite maîtresse imbue de ses prérogatives. « À la cuisine, là est ta place » assène-t-elle à une domestique. Ce n'était pourtant pas la manière d'être de ses parents. Au fermier voisin, elle déclare : « vous n'avez rien à dire, nous sommes les propriétaires... »

L'enfant ne naît donc pas naturellement bon. Il recommence à l'aube de son existence, à la mesure de ses petites forces, l'aventure adamique de l'Eden, la sortie du paradis enchanté de son enfance, puis la jalousie de Caïn, la difficulté de s'ajuster dans le désert de sa jeune existence à une table de la loi qui lui propose une grammaire comportementale et vertueuse.

« Vous n'avez rien à dire, nous sommes les propriétaires... » Rude nature, comme on peut l'imaginer, qui aurait pu être celle d'une petite fille gâtée, odieuse, imbue de ses prérogatives pour lesquelles elle ne se serait pourtant donnée, pour paraphraser Beaumarchais, « que la peine de naître ».

Mais l'époque qui la voit grandir n'est définitivement pas à l'euphorie. Il y a très vite la guerre. Cette « boucherie héroïque », si vous me pardonnez l'oxymore un peu usé mais tellement réaliste, n'épargne ni les châteaux ni les chaumières. Le père d'Anne est officier, Saint-Cyrien de formation, un homme de devoir. Il avait dans un premier temps renoncé à suivre une carrière militaire pour s'occuper de son propre père mais le conflit le ramène bien vite sous les drapeaux. Loin des états-majors qui parfois ordonnent de loin les offensives avides de sang humain, Jacques de Guigné est un officier de terrain qui risque sa vie comme tous les hommes qu'il commande, plus encore, peut-être. Et quand, au cours de cet interminable conflit, son père réapparaît au château, c'est pour soigner ses blessures à deux reprises. En septembre 1914 et en février 1915.

Et puis, un jour le capitaine de Guigné ne revient pas. Il ne reviendra plus jamais. Physiquement, il ne restera même plus rien de lui. Le 22 juillet 1915 comme celle d'un million six cent mille militaires français son existence s'achève dans un tourbillon de feu et d'acier. Dans le film *La vie et rien d'autre*, Bertrand Tavernier prête à son héros, un officier chargé d'organiser la sépulture du soldat

inconnu, le propos suivant après qu'il ait fait allusion au défilé de la victoire :

« J'ai calculé que dans les mêmes conditions de vitesse et de formation réglementaire que le défilé de la victoire sur les Champs-Élysées, le défilé des pauvres morts de cette inexpiable folie n'aurait pas duré moins de 11 jours et 11 nuits... Pardonnez-moi cette précision accablante... »

Il ne s'agit, précisons-le, que des « pauvres morts » de notre pays...

Dans le bouleversement de ces combats pour lesquels une technologie de plus en plus dévastatrices se disputera avec l'acharnement, sa dépouille même sera à jamais perdue. Sur la Crête du Linge où il tomba, atteint à la tête, les obus de gros calibre s'acharnèrent ensuite à faire de cette terre déjà meurtrie un enfer chaotique qui ne pouvait pas même laisser les morts en repos.

Quand elle apprend la nouvelle, la petite Anne a tout juste quatre ans et trois mois.

Son regard vif et intelligent a tout compris. Ses yeux se posent sur sa maman qui n'a que 29 ans, l'âge où aujourd'hui on n'est pas encore marié si l'on considère que l'âge moyen des mariages est aujourd'hui de 36 ans en France. Anne a déjà trois petits frères et sœurs.

Que peut offrir une petite fille face à une telle détresse dont elle voit l'expression chez sa maman ? Le meilleur d'elle-même, sans doute... Et ce sera sa capacité d'aimer. Sa capacité de sortir du charmant égocentrisme du jardin clos de son enfance pour se tourner vers l'autre, vers les autres, vers le Tout Autre aussi, ce Dieu dans lequel elle mettra sa confiance.

Elle entend dans la bouche de sa maman effondrée, cette phrase qui bouleverse son existence :

– « Si tu veux me consoler, il faut être bonne ».

Arrêtons-nous un instant sur cette parole fondatrice.

Elle commence par ce « Si tu veux... » Au-delà d'une formulation courante, l'expression sollicite la toute jeune liberté d'une fillette, un vouloir qui déjà peut s'orienter vers le meilleur. Elle suggère une force de vie susceptible de transcender les forces de mort et de tristesse qui entourent cet univers funèbre que découvre l'enfant.

À un jeune homme que l'Évangile présentait comme « ayant de grands biens » Jésus formulera les choses ainsi : « Si tu veux être parfait »...

(Si tu veux) être bonne... L'expression fait peut-être un peu sourire aujourd'hui. Cela n'a pas toujours été. Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux faisait dire dans sa comédie *Le jeu de l'amour et du hasard* : « Dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez ». Quel beau programme, finalement !

Etre bon... être bonne... Mais n'est-ce pas finalement la mise en œuvre de ce commandement premier proclamé par Jésus le Christ, la mise en œuvre de ce petit verbe exprimé en français à la deuxième personne du singulier du futur simple de l'indicatif « tu aimeras » ? Un message qui pourrait tenir sur un timbre-poste mais tellement vertigineux qui résume, au dire de Jésus, l'ensemble de l'immense tradition spirituelle de la Révélation chrétienne.

Cette parole, probablement spontanée, prononcée par les lèvres d'une maman qui se penche vers sa petite fille est une parole magnifiquement inspirée. Elle est la marque d'une confiance essentielle. Elle appelle un « oui » libre et entier. C'est à ce « oui » que désormais la très jeune Anne de Guigné va se consacrer.

Une parole que l'enfant va s'efforcer de mettre en œuvre et de vivre désormais à chaque instant de sa jeune existence. Par des actes et non pas en paroles seulement. Les témoins de sa courte vie remarquent vite le changement. Anne s'efforce d'orienter une dynamique jusque-là tournée vers sa satisfaction personnelle en une force qui la fait agir et donne à son quotidien le goût de l'Évangile. Et ce sera cinq années de montée spirituelle à la hauteur de l'enfant qu'elle était, de la préadolescente qu'elle devient.

Les anecdotes que l'on rapporte sur son comportement pourraient une fois encore faire sourire car elles sont bien évidemment dimensionnées à la petite taille de l'enfance. Elles relèvent des petits services, des attitudes, des attentions que l'on pourrait trouver tout en bien des occurrences charmantes en croisant une légion de petites filles gentilles et bien élevées.

Mais pourrait-on raisonnablement attendre d'une enfant si jeune les traits héroïques inspirés par la biographie d'une religieuse missionnaire fondant des léproseries au Bangladesh ?

Anne, si on observe bien les choses, cherche à vivre une vraie liberté ou plutôt à mettre en œuvre une forme de libération car la liberté est en soi un concept difficile. Une libération qu'elle assume toujours davantage et qui la fait grandir.

Une liberté en regard de ses biens d'abord, qui se traduit très vite par une forme de détachement de ces petits trésors qui marquent l'attachement naturel des enfants à ce qui constitue les premières expériences du « mien », le premier sentiment de la propriété. Si sa poupée préférée est brisée par la maladresse d'un frère chahuteur, elle met l'incident à sa vraie place, non comme l'expression d'un petit malheur qui assombrirait la journée, mais comme une simple maladresse effectuée par étourderie.

Une liberté vis-à-vis de ses désirs, ensuite, dans la mesure où elle s'astreint manifestement à se donner avant tout, à ce qui fait plaisir à l'autre dans les jeux ou les activités. Et par là même, elle fait l'expérience de se libérer de ses pulsions

spontanées et de ses caprices.

Cet apprentissage de la liberté passe par ce qu'elle appelle des « sacrifices », comme son époque aime à les qualifier.

Avouons que ce mot de « sacrifices » n'a pas bonne presse aujourd'hui. Avouons davantage encore notre étonnement condescendant en imaginant ces petits carnets sur lesquels on incitait les enfants de cette époque à noter en forme de tableau de chasse la liste de leurs « sacrifices » journaliers. Pour un peu, on imaginerait avec cette idée de « sacrifice », quelque mortification masochiste à la mesure du souvenir agacé que rapportait ma propre mère élevée par des religieuses qu'elle avait en horreur. Les bonnes sœurs de ces années-là invitaient ainsi leurs pensionnaires à tremper la barre de chocolat de leur goûter dans leur encrier pour faire pénitence en « sacrifice » pour le temps de carême.

Plus encore, pour la mentalité collective, au sortir de la guerre de 14-18, l'idée de sacrifice parut non seulement suspecte mais mortifère. N'était-ce pas pour le « sacrifice de sa vie pour la patrie » que des hommes harassés, couverts de boue et de vermine, accablés par les shrapnels qui les arrosaient d'éclats tranchants devaient se hisser hors de la tranchée et courir à l'abattoir sous le feu des mitrailleuses ennemies qui les fauchaient par rangs entiers ? Le discours patriotique du devoir qui semblait conforté par la morale kantienne avait poussé au nom du « sacrifice » tant de jeunes vies vers une mort atroce.

Pourtant, le sacrifice, quand il est compris dans un sens évangélique, est tout au contraire libérateur et source vitale en ce sens qu'il fait grandir les désirs vrais. Il sollicite la reconnaissance d'une prééminence radicale, l'acceptation et l'adhésion à une loi qui accomplit la liberté.

Il s'agit ici de sacrifier un bien pour un plus grand bien, de « transvaluer » (si vous me pardonnez le néologisme) en quelque sorte, notre désir. On pourrait à cet effet évoquer le rêve des alchimistes qui imaginaient perdre le plomb qu'ils avaient en leur possession pour le voir se transmuier, se « transvaluer » en or. Il s'agit au final de « se garder ouvert pour que Dieu descende en moi ».

Cette idée de sacrifice positif n'est en réalité pas étrangère à la réalité de l'enfance et cela même dans ses apprentissages les plus précoces. Si l'on regarde vraiment les choses, l'enfant est appelé dès le plus jeune âge à une forme impérative de sacrifice pour qu'il puisse communiquer vraiment. Le bébé articule joyeusement des syllabes qui le grisent « areu areu, bouzou bouzou ». On pourrait imaginer le voir s'épanouir dans cette seule expression qui témoigne de sa jeune créativité et respecterait sa liberté souveraine. Mais très vite la langue qu'il va être incité à utiliser graduellement va le contraindre. On va lui commander une codification non choisie, un système phonétique complexe qui s'impose à lui avec

toutes les difficultés d'une grammaire contraignante et d'une orthographe vraiment très compliquée (même si aujourd'hui nombre d'enfants usent volontiers d'une orthographe très inventive)...

Cette contrainte, on l'aura compris, est au service d'une plus grande liberté, celle de parler ensuite à sa guise et d'être compris, d'exprimer et de partager ses émotions et peut-être, même, de créer plus tard des poèmes qui seront des chefs-d'œuvre ou de composer des romans qui enthousiasmeront les foules.

Le sacrifice disait saint Augustin c'est tout ce que je fais pour être heureux. Laissons la petite Anne nous murmurer en écho à l'illustre évêque d'Hippone : « on a bien des joies sur la terre mais elles ne durent pas. Celle qui dure c'est d'avoir fait un sacrifice ». « Tout ce qui n'est pas donné est perdu » affirme un proverbe sanskrit cher au père Ceyrac, le célèbre jésuite connu pour son engagement dans l'accueil des premiers milliers de réfugiés cambodgiens fuyant le régime de Pol Pot, puis des vietnamiens.

Peut-être bien finalement que l'enfance est cet âge de la vie où l'on prend tout au sérieux. Y compris les sacrifices qui font grandir les vrais et beaux désirs.

Anne s'y efforce en tous cas. Elle s'ouvre, attentive à celles et ceux dont elle perçoit la peine et la souffrance. Apprend-elle qu'un incendie vient de ravager le logis d'une famille pauvre ? Elle imagine aussitôt une « vente de charité » comme on aimait à les organiser à l'époque. Pour cela, elle confectionne habilement des petits objets à partir des ressources que lui offre la nature, autant de charmantes petites compositions que son entourage qualifieront d'habilement réalisés. Tout événement digne de ce nom doit être accompagné d'un buffet... Elle le dressera avec tout ce qu'elle a épargné de ses goûters.

Ces initiatives sont-elles exceptionnelles chez les enfants ?

Non sans doute en des âges où la spontanéité et les élans de générosités sont candides et généreux. Mais « La sainteté ne consiste pas à accomplir des œuvres exceptionnelles, mais à vivre de façon extraordinaire des choses ordinaires », affirmait Jean-Paul II.

Plus étonnant encore sera son attachement à prier pour un vieil homme en train de mourir. Le vieux Louis est révolté contre la religion, il a la « tête dure comme les rochers du Parmelan » au dire de son curé. Dépasant allégrement les barrières habituelles des préjugés qui divisent les croyants et les incroyants, la petite fille tient à porter le vieillard dans sa prière dans l'espérance qu'il retrouve dans un élan religieux une espérance qui semble bien absente de sa fin de vie.

4. Une vie spirituelle intense.

Anne va donc puiser son agir dans sa relation à son Dieu.

Les enfants, tout comme souvent les adultes, sont pudiques dans l'expression de leur vie spirituelle. La révélation de cette dimension de notre condition humaine se fait souvent en miroir, à travers ce que les témoins peuvent observer de cette dimension intérieure confinée au plus intime.

Anne a, au dire de ses témoins, vécu sa première communion de manière particulièrement intense le 26 mars 1917. Elle n'a pas encore tout à fait six ans.

Elle affirme dans son expression enfantine : « Je suis contente de faire ma première communion, je veux m'offrir chaque jour aux autres et prier de plus en plus. »

L'expression paraîtra naïve mais l'est-elle tant que cela ? « Je suis contente », d'abord exprime cet essentiel de la relation à Dieu, un Dieu qui faisait dire au prophète : « Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire » (Jérémie 20,7).

Cette notion de bonheur est du reste inscrite profondément dans la liturgie eucharistique. « Heureux les invités au repas du Seigneur... » Oui la relation au Seigneur est un chemin de bonheur qu'Anne expérimente. Elle ajoute donc : « Je veux m'offrir chaque jour aux autres ». Intuitivement, l'enfant a compris que sa communion n'était pas seulement une forme de dévotion personnelle aussi intense fût-elle, un « cœur à cœur » avec son Dieu. Elle affirme avec ses mots d'enfant que la communion la renvoie au commandement d'aimer son prochain. Sacrement de l'autel et sacrement du frère sont indissociables C'est là l'enseignement fondamental de l'Église rappelé en des temps anciens par saint Jean Chrysostome qu'évidemment elle n'aura jamais lu, mais qui affirme ce fondamental :

« Ne commence pas par mépriser ton frère quand il est nu. Ne l'honore pas ici, à l'autel, avec des étoffes de soie, pour le négliger dehors où il souffre du froid et de la nudité. Car celui qui a dit : Ceci est mon corps, est le même qui a dit : Vous m'avez vu affamé et vous ne m'avez pas nourri. Quelle utilité à ce que la table du Christ soit chargée de coupes d'or, quand il meurt de faim ? Rassasie d'abord l'affamé et orne ensuite sa table. Tu fabriques une coupe d'or et tu ne donnes pas une coupe d'eau. En ornant la maison du Seigneur, veille à ne pas mépriser ton frère affligé : car ce temple-ci est plus précieux que celui-là... »

Elle poursuit dans cette phrase par « Et prier de plus en plus ». Voilà la source bienfaisante dont elle se réjouit chaque jour.

Car Anne prie bien. Comment le sait-on ? Par cet effet miroir auquel je faisais allusion. On a retenu cette réflexion spontanée d'une fillette du même âge qui dit

à sa maman vouloir, à Cannes, s'asseoir à la messe « à côté de la petite fille qui prie si bien, qui communie si bien »

Cependant faire approcher la petite Anne de la Sainte Table comme on le disait à l'époque à cinq ans et quelques mois a étonné ses contemporains. Sa famille et notamment sa maman la sentaient prête. Les autorités ecclésiastiques dont la vertu de prudence est proverbiale désirèrent cependant la soumettre à un examen. On ne trouva pas moins que le révérend père supérieur de la communauté jésuite de la ville pour juger de l'aptitude de la petite à recevoir ce grand sacrement. On imagine combien l'ecclésiastique devait être intimidant pour cette petite fille. Celle-ci se tira pourtant fort bien de l'entretien, à tel point que le père confiera : « Non seulement elle est prête, mais je souhaite que nous soyons tous au degré d'instruction de cette enfant-là ».

Sans doute Anne est-elle issue d'un milieu où l'on sait s'exprimer mais l'ecclésiastique dut sentir sous l'apparence juvénile, cette grâce particulière et cette motivation de toute la personne qui peuvent être si touchantes. Peut-être avez-vous vu ce long métrage de Thierry Demaizière produit en 2019 dans lequel est donné à voir de manière si touchante un jeune enfant très gravement atteint capable de communiquer de manière étonnante avec des grands malades allongés à ses côtés.

La foi de la petite Anne s'exprime en consolation : « Ne pleurez pas maman, papa est au ciel, il est heureux pour toujours. Il nous voit, il nous aime et un jour nous serons avec lui ».

Elle ne pouvait pas savoir que ce jour serait bien plus proche que tout ce que l'on pouvait imaginer.

5. Une montée finale.

On connaît le dénouement de cette si belle progression spirituelle. La maladie la frappe. Une fois de plus, car Anne avait déjà été plusieurs fois malade. Mais celle-ci est soudaine, terrible, effroyablement douloureuse en une époque où la médecine était loin d'avoir effectué les progrès dont nous bénéficions aujourd'hui.

Assez vite, devant un état qui ne cesse d'empirer, elle comprend et confie : « Le médecin ne peut plus rien pour moi » ; un médecin qui pose un diagnostic et qualifie son mal d'encéphalite léthargique. Ce syndrome viral qui sévit entre 1915 et 1926 semble avoir disparu de nos jours et pour certains chercheurs semble l'un des avatars de la grippe espagnole. Les atteintes neurologiques s'amplifient, privant peu à peu le patient de ses fonctions vitales.

Quand on lui demande si elle souffre elle répond avec lucidité : « Oh oui, mais

ce sera bien vite fini ».

Alors que certains veulent voir dans cette réponse l'expression optimiste de son espérance d'une prompte guérison, beaucoup comprennent à quel genre de fin la malade fait allusion.

Anne souffre terriblement.

La souffrance, cet étrange affrontement à l'énigme du mal, ne saurait être recherchée en tant que telle par les chrétiens. Jésus lui-même dans le jardin de nuit à Gethsémani a prié dans l'angoisse, avec une sueur de sang, pour que « cette coupe s'éloigne ». La souffrance ne vient pas de Dieu et demeure toujours une immense question. Elle n'est ni punition ni épreuve voulue par un Dieu qui voudrait ainsi mesurer la fidélité de ses adeptes. Elle est seulement absurde mais on peut en faire quelque chose. L'offrir comme Jésus le Christ lui-même a pu le faire, non pas comme un sinistre cadeau dont se rassasierait une divinité cruelle mais bien comme le don ultime qui peut exprimer l'amour le plus épuré.

C'était l'affirmation de saint Paul à la première communauté chrétienne de la ville de Colosse : « Je trouve maintenant ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous. Et ce qui manque aux détresses du Christ, je l'achève dans ma chair en faveur de son Corps qui est l'Église ». (Col 1, 24).

Ces mots, les premiers chrétiens les ont aussi expérimentés dans les persécutions qui se sont abattues sur eux.

Mystérieuse fécondité de l'épreuve qui prend sens comme prend sens la passion du Christ. Celle-ci sera perçue très vite non comme le récit abject de la longue agonie d'un innocent mais comme la manifestation la plus féconde de la tendresse de Dieu. Une telle attitude d'offrande face à la souffrance n'a rien à voir avec le masochisme, ni avec la résignation. Elle peut très bien cohabiter avec le cri de Job et des psaumes contre le mal et le malheur, et aussi avec la supplication pour en être libéré.

À sa mère qui lui suggère d'offrir ses atroces souffrances, elle répond :

« Oh ! que je suis heureuse, je veux bien souffrir encore ».

Aux yeux de celles et ceux qui la veillent, elle paraît si peu inquiète, si sûre d'elle. On lui propose la communion qu'elle reçoit dans un recueillement intense qui force l'admiration.

La maladie s'est installée et dure, offrant parfois cruellement quelques apparences de répit qui ne sont, hélas, que préludes à de plus intenses souffrances. La jeune malade n'a plus guère de rapport avec la petite maîtresse imbue de son statut social qu'elle avait été jadis. Avec affection, elle propose aux personnes de service qui se relaient à son chevet de se laisser embrasser tendrement par elle.

Alors que son état empire, il semble qu'il lui ait été donné une expérience spirituelle magnifique. Elle s'écrie : « Venez voir, oh ! venez voir comme c'est beau ».

Qu'a-t-elle vu ? Nous ne le saurons jamais mais on l'entend murmurer : « Je suis heureuse ».

Le crépuscule du 12 janvier est tombé. Dans le grand silence de la chambre, sa petite voix s'affermir pour une prière à l'expression aujourd'hui un peu surannée pour notre sensibilité actuelle.

« O ma Souveraine et ma Mère, je m'offre tout à vous et pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Et puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété ».

Paroles de ces prières d'hier qui marque la confiance en la Vierge Marie, sourire de tendresse toujours offert et tout particulièrement comme le récitent déjà les petits enfants catholiques « maintenant et à l'heure de notre mort ». Cette prière de consécration, elle l'avait faite sienne le jour de sa première communion et elle aimait à la renouveler.

À la religieuse garde-malade, elle demande : « Ma sœur puis-je aller voir les anges ». Les anges... Anne va voir Dieu et elle le sait. Dieu va, au seuil de son adolescence, déchirer pour elle la toile de la rencontre.

À cinq heures et demie, le 14 janvier 1922, Anne est partie pour son éternité, vers cette tendre beauté infinie qu'il lui avait été donné de pressentir.

L'une de ses proches, mademoiselle Basset confiera : « Nous qui sommes privés de sa présence, nous ne pouvons pas pleurer son départ, si grande est notre espérance qu'elle jouit de cette présence de Dieu dont elle vivait ici-bas dans la foi »

Anne était-elle une enfant extraordinaire ?

Non, sans doute, mais c'est une enfant qui qui trouvé Dieu sur son chemin, une enfant qui dans sa toute jeune liberté a su dire oui à Dieu. Simplement.

Laissez-moi, en conclusion, emprunter cette phrase à Didier Decoin, dans son si bel ouvrage dont le titre est Il fait Dieu :

« Et si l'enfant était le tout dernier refuge de cet univers désemparé qui est le nôtre ?

Si l'enfant était le dernier mot qui s'accordât avec le mot sacré ?

Si l'enfant était la signature de Dieu en bas et à droite du chef-d'œuvre ? »

Une signature qui prit ce jour-là le visage d'une petite fille rayonnante prénommée Anne.

En guise de conclusion.

La tombe de la jeune Anne de Guigné dans l'ancien cimetière d'Annecy-le-Vieux est toujours visitée de nos jours. Des personnes, parfois venues de très loin, aiment à venir y prier. Lui parler aussi.

Tous les dimanches, lorsque nous récitons le Credo, nous affirmons notre foi en la vie éternelle. Lors des célébrations de baptêmes, nous invoquons en forme litannique les noms des saintes et des saints qui ont su faire briller la lumière de leur existence de belle manière. Nous croyons en une Église qui ne rassemble pas seulement les milliards de baptisés vivants mais aussi l'immense foule de celles et ceux qui nous ont précédés. Certes Anne de Guigné n'est pas canonisée par l'Église. Peut-être le sera-t-elle un jour... Nous ne le savons pas.

Mais nous savons qu'il y a d'étonnantes connivences entre les chrétiens de notre millénaire et ceux qui nous ont précédés comme l'évoque du reste le grand retable de notre église Sainte-Bernadette. L'artiste nous y a offert un visage lumineux du Christ, entraînant dans un mouvement de danse à peine esquissé les femmes et les hommes partis vers leur éternité.

Ce que confient celles et ceux qui viennent prier avec Anne ne peut que rester dans le secret du cœur de chacun, dans le jardin secret de sa profondeur spirituelle.

Mais il est touchant de voir que son histoire inspire aussi de beaux sentiments aux enfants qui la découvrent, leur suggérant qu'à leur hauteur déjà, ils peuvent articuler une belle réponse à l'appel universel exprimé par le rêve de notre Dieu pour chacune et chacun de nous :

Nous mettre en chemin de sainteté.